

Qu'est-ce qu'une communauté chrétienne ?

La communauté de Corinthe

Je ne vous cacherai pas que le titre de cette conférence, aussi simple semble-t-il à première vue, m'a créé bien des problèmes. Peut-on en effet parler d'une communauté chrétienne ? Ne sommes-nous par plutôt confrontés à une pluralité de communautés chrétiennes, selon qu'il s'agit d'une communauté paroissiale, d'une communauté étudiante, de prisonniers se retrouvant à l'occasion d'une célébration eucharistique, de malades ? Bien sûr, ces différentes communautés, dans la diversité des membres et des situations qui les constituent, présentent un certain nombre de points communs, mais comment en parler sinon - c'est le choix que j'ai fait - en revenant à la source, notamment aux premières communautés chrétiennes fondées par l'apôtre Paul. Bien que situées dans des contextes historique et culturel différents de nous, ces communautés n'en sont pas moins en effet fondatrices de ce que nous sommes. En me référant plus particulièrement à la communauté de Corinthe, ce sera également pour moi une manière de montrer que toute communauté chrétienne se renouvelle à la lecture de la Parole de Dieu et qu'une des caractéristiques d'une communauté chrétienne véritable est précisément sa capacité à lire et à méditer la Parole de Dieu, notamment les évangiles, et à se laisser conduire par ce que l'Esprit Saint lui fait y découvrir de ce à quoi elle est appelée¹.

La communauté de Corinthe

Paul arriva à Corinthe vers l'an 49-50, à la fin du second voyage missionnaire où l'annonce de l'Évangile l'avait conduit (cf. 1 Co 15,1-7). Il y restera 18 mois. Si l'on en croit les Actes des Apôtres, dès son arrivée à Corinthe, il eut la chance de rencontrer Aquila et Priscille (Ac 18,1-3). C'étaient des chrétiens qui venaient d'être expulsés de Rome par l'empereur Claude. Ils pratiquaient le même métier que Paul : le tissage. Ils l'embauchèrent donc comme ouvrier et lui offrirent l'hospitalité.

Corinthe occupait alors une place stratégique car les échanges commerciaux entre l'Asie Mineure et l'Italie passaient par cette ville qui disposait de deux ports très importants : le plus grand sur le golfe de Corinthe et l'autre, plus petit, Cenchrées, sur le golfe Saronique. Les cargaisons, voire les petits navires, étaient transportés sur des chars en bois le long d'une route en pavés (*diolkos*) reliant les deux golfes. Les taxes perçues sur l'importation et l'exportation des marchandises en transit contribuaient beaucoup à l'opulence de cette cité dont on estime la population, à cette époque, à environ 90.000 habitants, dont un tiers au moins étaient des esclaves².

Les Jeux Isthmiques, organisés tous les deux ans rapportaient également beaucoup d'argent à la ville de Corinthe. En outre, Corinthe était bien connue dans l'Antiquité par la beauté et la finesse de son artisanat. Mégapole cosmopolite, Corinthe se caractérisait également par une abondance de temples, tous consacrés à des divinités différentes (Aphrodite, Demeter, Apollon, Asclépios, Zeus,

¹ Cfr. 2^{ème} partie de notre réflexion synodale : Des communautés renouvelées par l'Évangile

² D.Marguerat, Paul de Tarse, *L'enfant terrible du christianisme*, Paris, Seuil, 2023, p.114.

Hermès, etc.) ; les archéologues en ont dénombré une trentaine. Et c'est dans ce « marché religieux ouvert et diversifié » (D. Marguerat) que Paul va prêcher l'Évangile au plus près des réalités de ceux qui travaillent. Dans une société où le travail manuel était surtout le fait des esclaves et des classes sociales défavorisées, il s'adressera à une population majoritairement pauvre et marginalisée, mais quelques personnes plus fortunées adhéreront cependant à l'Évangile, et elles mettront leurs maisons à la disposition de la communauté pour le culte et des rencontres fraternelles.

Structure de base de la société, la maison deviendra ainsi la cellule souche de l'évangélisation. « Toute l'Église » peut être hébergée chez Gaius, écrit Paul dans la lettre aux Romains (Rm 16,23), soit une soixantaine de personnes maximum, réparties le reste du temps dans de petites maisonnées. Vous l'aurez compris, dans une ville de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, la visibilité de la communauté chrétienne de Corinthe était alors infime. De plus, cette jeune communauté, ouverte sur le monde (cf. 1Co 8 et 10,23-10), ne pouvait s'appuyer sur aucun écrit, sur aucun programme. Il lui fallait donc inventer une manière d'être chrétien dans un monde majoritairement païen. C'est ce que l'on constate à la lecture de la 1^{ère} lettre que Paul lui adresse depuis Éphèse, en 54.

Témoignage exceptionnel de la naissance du christianisme dans le monde gréco-romain, cette lettre se caractérise par plusieurs enseignements qui peuvent éclairer notre réflexion sur ce qui caractérise une communauté chrétienne. J'en ai choisi trois. Le premier donnera lieu à un développement plus important que les deux autres.

I. Une communauté fondée sur Jésus Christ crucifié-ressuscité

La communauté de Corinthe était confrontée à de multiples problèmes, mais ce qui par-dessus tout inquiétait Paul, c'était l'existence de tensions identitaires en son sein, certains se réclamant d'Apollos, un prédicateur à succès originaire d'Alexandrie (Ac 18,24), d'autres de Céphas, en raison du prestige dont il jouissait, ou encore de Paul (1 Co 1, 11). Or que fait Paul ? A l'adresse de cette communauté divisée, il commence par évoquer la croix : « Le Christ est-il divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? » (1 Co 1,13)³. A ceux qui sont divisés, Paul oppose ainsi un événement scandaleux qui, à cette époque, n'offrait aucune possibilité de référence identitaire, puisque la crucifixion était le « supplice le plus cruel et le plus infamant⁴ », le plus répugnant aussi qui soit, celui que l'on réservait aux brigands, aux criminels et aux ennemis de l'État.

Les chrétiens de Corinthe savaient bien pourtant que Jésus était ressuscité - Paul le leur avait annoncé (cf. 1Co 15,3-5) -, mais en insistant sur le fait que le Ressuscité demeure le crucifié (en grec,

³ Toujours dans cette lettre, Paul rappellera qu'il n'y a pas d'autre fondement pour toute vie croyante et communautaire que Jésus Christ : « La pierre de fondation, personne ne peut en poser d'autre que celle qui s'y trouve : Jésus Christ (1 Co 3,11). S'afficher disciple d'Apollos, de Pierre ou de Paul n'a donc aucun sens.

⁴ Cicéron, *Seconde action contre Verrès* V 163. La « plus pitoyable des morts », Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, 7,203.

un parfait), Paul voulait vraisemblablement les conduire au défi, pour la raison et pour une certaine conception de Dieu, que représente à jamais la croix. Il l'évoque quelques versets plus loin lorsqu'il écrit :

« Les Juifs demandent des miracles et les Grecs recherchent la sagesse ; mais nous, nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie (absurdité) pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Co 1,22-25)

« *Scandale* » - pierre d'achoppement - pour les Juifs, la croix l'est parce que l'aspect sous lequel le Christ se présente alors est en totale contradiction avec l'attente et les représentations qu'ils se faisaient du Messie. La croix semble même être la preuve par excellence que Celui qui y est pendu ne peut être le Messie⁵. « *Folie* », la croix l'est aussi pour les Grecs puisque ne peut prétendre être dieu quelqu'un qui a subi une telle mort, inhumaine, réservée aux esclaves.

A la lumière de la Résurrection⁶, la mort de Jésus sur la croix pulvérise donc l'imaginaire d'un Dieu fort et raisonnable qui caractérise nombre de quêtes religieuses. Le Dieu que Juifs et Grecs croyaient connaître, est un Dieu qui se manifeste en effet là où, à vue humaine, il ne semble y avoir qu'échec, souffrances, défaite, alors que, c'est là précisément que se révèlent la puissance de l'Amour infini de Dieu et sa victoire sur le péché, le mal et la mort. On comprend dès lors que la croix soit un défi pour la raison puisqu'elle proclame la puissance de Dieu là où la sagesse des hommes ne perçoit que l'impuissance et l'échec. Il ne faudrait jamais l'oublier. Comme il ne faudrait jamais oublier que la croix « scandalise tout ce qui mesure (et c'est la folie même) les choses divines à la mesure du visible et de l'humain⁷. »

Rien d'étonnant donc si, comme conséquence du renversement opéré par la croix, Paul évoque ensuite la composition de la communauté de Corinthe :

« Considérez, frères, qui vous êtes, vous qui avez reçu l'appel de Dieu : il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages aux yeux des hommes, ni beaucoup de gens de bonne famille. Mais ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi

⁵ Pour les Juifs du 1^{er} siècle, le crucifié n'était pas seulement l'objet de la cruauté humaine et de l'infamie publique, mais celui aussi de la « malédiction de Dieu ». Ce jugement s'appuyait sur le texte de Dt 21,23 : « Maudit quiconque est pendu au bois ». Avec Jésus, le scandale est redoublé dans la mesure où celui qui pend à la croix – déjà maudit par le seul fait de la pendaison – ose se prétendre Fils de Dieu.

⁶ « Sans la résurrection, Jésus n'est qu'un pendu au gibet et le langage de la croix ne détrône en rien les cultures. Seule la résurrection donne son sens à la croix en montrant que le glorifié est celui qui est passé par la Pâque, celui qui a traversé la mort pour en sortir vainqueur : Jésus le Christ, le Seigneur de la gloire. Il ne faut pas isoler la croix ni le Crucifié de la résurrection et du Ressuscité » Ch.REYNIER in ACFEB, *Paul de Tarse*, Lectio Divina 165, Cerf, Paris,1996, p.366.

⁷ Jacques MARITAIN, *La pensée de Saint Paul* (1^{ère} ed.New York, 1941), Paris, Parole et Silence, 2008, p.57.

pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu » (1 Co 1,26-29 cf. 6,9-11).

La « parole de la croix » (1 Co 1,18) trouve ainsi dans la réflexion de Paul un corrélat ecclésiologique. Car ce qui vaut pour la mort du Christ sur la croix, avec le renversement qu'un tel événement induit par rapport aux représentations que l'on se fait habituellement de Dieu et de sa puissance, cela vaut aussi pour la communauté de Corinthe. Alors que les communautés ou les associations humaines se constituent habituellement à partir d'affinités sociales, culturelles ou ethniques, cette communauté est, en effet, majoritairement composée d'hommes et de femmes que tout sépare dans la vie, et que Dieu a arrachés à leur néant social, économique, existentiel (ce qui est, vil, méprisé, ce qui n'est pas) pour leur offrir son amour et son salut, et en faire ses témoins. Il en sera de même pour les autres communautés fondées par Paul.

Voilà, me semble-t-il, qui devrait nous conduire à nous interroger sur notre manière d'être les serviteurs de l'appel de Dieu. Autrement dit, à qui voulons-nous annoncer l'Évangile ? Quelle place y réservons-nous à ceux qui, aujourd'hui, sont considérés comme « vils », « méprisables », ou qui n'existent pas aux yeux de la société ? Alors que nombre d'entre eux, comme à Corinthe, attendent qu'on leur parle d'un Dieu qui les aime, aux yeux duquel ils ont du prix, et qui les accompagne dans leur immense solitude. Le contraire d'une Église élitiste⁸.

Après avoir évoqué le caractère « subversif » de la communauté chrétienne de Corinthe, Paul, toujours à propos du messie crucifié, évoque ensuite l'état d'âme qui était le sien lors de son arrivée à Corinthe, ainsi que la manière dont il a proclamé l'Évangile :

« Frères, quand je suis venu chez vous, je ne suis pas venu vous annoncer le mystère de Dieu avec le prestige du langage ou de la sagesse. Parmi vous, je n'ai rien voulu connaître d'autre que Jésus Christ, ce Messie crucifié. Et c'est dans la faiblesse, craintif et tout tremblant, que je me suis présenté à vous. Mon langage, ma proclamation de l'Évangile, n'avaient rien d'un langage de sagesse qui veut convaincre ; mais c'est l'Esprit et sa puissance qui se manifestaient, pour que votre foi repose, non pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » (1Co 2,3-5)

Vous me permettrez de penser que Paul pose ici une règle qui vaut pour toute annonce de l'Évangile. On ne peut prêcher Jésus Christ, le crucifié-ressuscité, avec des slogans séducteurs ou une rhétorique qui serait faite d'éloquence et d'arguments implacables, encore moins avec une

⁸ « Ce que le Crucifié donne à comprendre a donc une signification qui demeure, car Dieu y apparaît pour toujours et de façon définitive, comme celui qui élit ce qui n'a pas de valeur, de sorte que devant Dieu personne ne peut s'enorgueillir de quelque grandeur que ce soit (1 Co 1,28) La théologie de la croix dit comment le croyant peut considérer Dieu, et comment il doit se considérer lui-même et le monde dans son ensemble. Elle est donc une manière d'interpréter Dieu et le monde dans la mesure où elle apprend à tout comprendre à partir d'un Dieu révélé dans le Crucifié » J. BECKER, *Paul, l'apôtre des nations*, Cerf/MédiasPaul, Paris/Montréal, 1995, p. 245.

recherche de performance ou de succès qui conditionnerait des stratégies pastorales. Non, ce qui importe d'abord, c'est que l'Évangile soit annoncé et que nos vies en témoignent ; le reste, y compris la fécondité de ce que nous mettons en œuvre et vivons, ne nous appartient pas⁹. Enfin, comme sur la croix, c'est aujourd'hui encore dans la pauvreté des situations humaines et pastorales (échecs, rejets, souffrances, faiblesses personnelles, petit nombre, etc.) que la puissance de Dieu peut donner toute sa mesure (cf. 2 Co 12,7-10).

Ce sera l'expérience de Paul, mais c'est aussi celle de tout apôtre qui sait que l'annonce de l'Évangile du crucifié-ressuscité est irrémédiablement marquée du double sceau de la contradiction¹⁰ et de l'espérance qui lui est intimement lié. Car si la croix est le lieu suprême de l'Amour, elle est aussi pour nous le témoignage que quelle que soit l'épreuve (échec, rejet) dans lequel une femme, un homme peuvent se trouver, en elle ils trouveront toujours le Christ qui s'est abaissé, humilié pour compatir avec eux (Ph 1,6-7).

II. Une communion à recevoir et à construire

Nous trouvons un autre enseignement de Paul sur ce qu'est une communauté chrétienne dans les chapitres 10 à 12 de cette même lettre. Paul y évoque le repas eucharistique et ses conséquences sur la vie communautaire. C'est aussi dans ces chapitres qu'il relate la dernière Cène (1 Co 11,23-25). Le fait que, dans les lettres de Paul, ce soit une des très rares évocations de la vie de Jésus traduit bien l'importance qu'il attachait à cet événement.

Alors que les chrétiens de Corinthe étaient sans doute habitués aux repas que l'on prenait dans les sanctuaires des divinités païennes, Paul commence par évoquer le Repas du Seigneur dans les gestes efficaces qui le constituent :

« La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ ? Puisqu'il n'y

⁹ Certes le rôle de ceux qui annoncent l'Évangile est important, mais à condition que l'on n'oublie jamais que c'est Dieu qui fait croître et lui seul. L'un plante, l'autre arrose, mais « seul importe celui qui donne la croissance : Dieu » (1Co 3,7)

¹⁰ « La foi confessée n'aboutit pas à une intégration harmonieuse dans le monde et à une acceptation de ses valeurs, mais au contraire à une crise. Au lieu de générer harmonie, intégration, popularité, succès, la foi précipite l'apôtre dans les brimades et la persécution, en fait un objet de moquerie, la risée des élites. La crise et le renversement des valeurs en honneur dans la culture et la religion sont évidents : c'est par leur faiblesse et leurs échecs que les croyants attestent, d'une façon scandaleuse et paradoxale, la présence du Crucifié. Ils instaurent une distance critique par rapport à l'attente religieuse traditionnelle et les valeurs reconnues dans le monde, leur vie se mue en un contre-langage subversif. La crise déclenchée par la croix du Christ se poursuit à travers le destin de ses envoyés. » J. Zumstein in J.D. Kaestli et D.Marguerat, *Paul, une théologie en construction*, Genève, Labor et Fides, 2004, p.9

a qu'un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain » (1 Co 10,16-17)

Pour Paul, compris comme « communion au corps et au sang du Christ », le Repas du Seigneur est le fondement de l'unité de ceux qui communient puisque « la multitude que nous sommes » devient « un seul corps ». Ainsi, par-delà la diversité de leurs identités natives souvent chargées d'hostilité, ou de leurs appartenances sociales, celles et ceux qui partageant le même pain et la même coupe eucharistiques se reconnaissent frères et sœurs en Jésus-Christ. On admettra donc que ce qui fonde une communauté chrétienne, ce n'est pas le seul fait de se trouver réunis à une même table - fût-elle celle de la Parole de Dieu -, mais l'événement que l'on y célèbre et le caractère unique de la nourriture que l'on y reçoit. « Le corps partagé du Christ et le corps ecclésial deviennent ainsi les deux faces d'une même réalité¹¹ » dont la source est le don que le Christ fait de son corps, c'est-à-dire de sa vie. Avec les exigences de fraternité et de solidarité qui en découlent¹².

Ainsi s'explique vraisemblablement le long développement que Paul consacre ensuite au corps humain (12,12-27). Après avoir rappelé qu'entre les membres du corps, il ne peut être question ni de rivalité ni de jalousie, puisque tout ce qui arrive à l'un des membres, souffrance ou bien-être, affecte inévitablement les autres, Paul conclut son enseignement par cette déclaration bien connue : « Or vous êtes le corps du Christ, et vous êtes ses membres » (1 Co 12,27).

Lieu par excellence où se reçoit le corps ecclésial, le repas du Seigneur peut être malheureusement aussi le lieu où ce corps est abîmé. Nous en avons un exemple dramatique au chapitre 11 où, à propos de la célébration du repas du Seigneur - souvent précédée d'un repas où le maître de maison invitait des personnes de même rang social - Paul dénonce l'attitude des membres plus aisés de la communauté qui font bombance et ne partagent pas leur nourriture avec ceux qui arrivent à la fin, une fois leur travail ou leur service terminés, de sorte que « l'un a faim tandis que l'autre est ivre » (1 Co 11,21).

Pour Paul, un tel mépris de la communion est en totale contradiction avec ce que la communauté célèbre lorsqu'elle se réunit pour le repas du Seigneur. Parce qu'ils ne perçoivent pas « le corps du Seigneur » dans la réalité concrète de la communauté rassemblée pour le repas du Seigneur, avec les exigences de convivialité et de partage que cela exige, ceux qui agissent ainsi, note Paul, « mangent et boivent leur propre condamnation » (1Co 11,29). Ne pas respecter le corps

¹¹ Roselyne Dupont-Roc, *Cahier Evangile* 147, p.47

¹² Tout au long de ses lettres, Paul rappelle l'importance de la fraternité qui unit celles et ceux qui se réclament du Christ. En résultent de très nombreuses recommandations : être accueillants les uns pour les autres (Rm 15,7) ; porter les fardeaux les uns des autres (Ga 6,2) ; se reconforter les uns les autres (1Th 5,11) ; se mettre au service les uns des autres (Ga 5,13) ; se supporter les uns aux autres et de se pardonner mutuellement (Col 3,13), etc. Il importe également de soutenir les membres les plus faibles de la communauté, et de rétablir, avec patience et douceur (Ga 6,1), ceux qui se sont égarés (1 Th 5,14). Nul doute que de telles attitudes, totalement nouvelles pour des hommes et des femmes que tout séparait avant leur rencontre avec le Christ, vont contribuer, au-delà de la vie communautaire, à l'émergence d'une nouvelle société (cf. Phm 16)

ecclésial qui se donne à voir dans la communauté rassemblée, c'est en effet ne pas respecter le corps sacramentel. Aussi Paul conclut-il son enseignement par cette recommandation pleine de bon sens : « Lorsque vous vous rassemblez pour le repas, accueillez-vous les uns les autres » (1 Co 11,20).

Ces réflexions de Paul, à peine un peu plus de 20 ans après la crucifixion et la résurrection du Christ, portent en elles les germes de ce que la tradition ecclésiale affirmera plus tard à propos du sacrement de l'eucharistie comme étant constitutif de la communion ecclésiale, et donc de l'Église, Corps du Christ¹³. Il est d'ailleurs significatif que, dans la deuxième prière eucharistique, après avoir fait mémoire de la mort et de la résurrection de Jésus, le célébrant prie Dieu afin « qu'en ayant part au corps et au sang du Christ, nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps. »

Avant de penser organisation des célébrations eucharistiques (lieux, rythmes, modalités), ou mise en place de célébrations de la Parole de Dieu, voilà qui devrait nous conduire à nous interroger d'abord sur l'importance que nous reconnaissons, ou non, au sacrement de l'eucharistie pour l'édification de la communion ecclésiale, ainsi que sur la manière dont nous vivons nos assemblées eucharistiques : Sont-elles vraiment accueillantes et fraternelles ? Chacun y trouve-t-il sa place ? Incarnent-elles ce que l'on y célèbre et l'espérance que nous recevons du Christ qui se donne en nourriture ? Nourrissent-elles aussi nos engagements vis-à-vis de nos frères car « une Eucharistie qui ne se traduit pas en une pratique concrète de l'amour est en elle-même tronquée.¹⁴ »

III. Une communauté édifiée et guidée par l'Esprit Saint

Un troisième enseignement sur ce qu'est une communauté chrétienne - toujours à partir de la 1^{ère} lettre de Paul aux chrétiens de Corinthe - concerne l'Esprit Saint, que l'on a parfois désigné comme le « mal-connu » du christianisme latin. Paul l'évoque dès le début de cette lettre, lorsqu'il rappelle, nous l'avons déjà vu, dans quel état d'esprit il était arrivé à Corinthe : « Mon langage, ma proclamation de l'Évangile, n'avaient rien d'un langage de

¹³ « L'eucharistie fait l'Église et l'Église fait l'eucharistie » Cal Henri de Lubac, *Méditations sur l'Église*, Cerf, 2003, p.113

¹⁴ « Il faut maintenant faire attention à un autre aspect: la "mystique" du Sacrement a un caractère social parce que dans la communion sacramentelle je suis uni au Seigneur, comme toutes les autres personnes qui communient: "Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain", dit saint Paul (1 Co 10, 17). L'union avec le Christ est en même temps union avec tous ceux auxquels il se donne. Je ne peux avoir le Christ pour moi seul; je ne peux lui appartenir qu'en union avec tous ceux qui sont devenus ou qui deviendront siens. La communion me tire hors de moi-même vers lui et, en même temps, vers l'unité avec tous les chrétiens. Nous devenons "un seul corps", fondus ensemble dans une unique existence. L'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain sont maintenant vraiment unis : le Dieu incarné nous attire tous à lui (...). Dans le "culte" lui-même, dans la communion eucharistique, sont contenus le fait d'être aimé et celui d'aimer les autres à son tour. Une Eucharistie qui ne se traduit pas en une pratique concrète de l'amour est en elle-même tronquée. Réciproquement, – comme nous devons encore l'envisager plus en détail – le "commandement" de l'amour ne devient possible que parce qu'il n'est pas seulement une exigence: l'amour peut être "commandé" parce qu'il est d'abord donné. » Pape Benoît XVI, Lettre encyclique, *Deus est Caritas* n°14 (cfr. Saint Jean Paul II, lettre apostolique *Mane Vobiscum Domine* n°27)

sagesse qui veut convaincre ; mais c'est l'Esprit et sa puissance qui se manifestaient, pour que votre foi repose, non pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1Co 2,3-5). Paul manifeste ainsi la compréhension qui est la sienne du rôle essentiel de l'Esprit Saint dans l'annonce et l'accueil de l'Évangile¹⁵.

J'ajouterai à cela que lorsque Luc, dans les Actes des Apôtres, relate le second voyage missionnaire de Paul – un voyage qui le conduira hors de ses frontières naturelles et vers des hommes et des femmes à l'encontre desquels, avant sa rencontre avec le crucifié-ressuscité, il éprouvait le plus grand mépris – il évoque surtout le rôle de l'Esprit Saint :

« Paul et ses compagnons traversèrent la Phrygie et le pays des Galates, car le Saint-Esprit les avait empêchés de dire la Parole dans la province d'Asie. Arrivés en Mysie, ils essayèrent d'atteindre la Bithynie, mais l'Esprit de Jésus s'y opposa. Ils longèrent alors la Mysie et descendirent jusqu'à Troas. Pendant la nuit, Paul eut une vision : un Macédonien lui apparut, debout, qui lui faisait cette demande : « Passe en Macédoine et viens à notre secours. » À la suite de cette vision de Paul, nous avons aussitôt cherché à partir pour la Macédoine, car nous en avons déduit que Dieu nous appelait à y porter la Bonne Nouvelle » (Ac 16,6-10)

Mais si l'Esprit Saint est le grand artisan de l'évangélisation, il est aussi celui qui construit l'Église en la dotant des charismes et des services dont elle a besoin pour accomplir la mission qui est la sienne. Les chapitres 12 à 14 de cette lettre en sont une illustration.

En réalité, certains membres de la communauté de Corinthe avaient un goût immodéré pour les dons de l'Esprit Saint, notamment le parler en langues, la prophétie, ou encore le don de guérison. Avec le risque que ceux qui n'étaient pas dotés de ces dons soient dévalorisés ou considérés comme peu dignes d'intérêt. Lorsqu'il aborde ce sujet, Paul commence cependant par affirmer que « personne parlant sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu ne peut dire : "Maudit soit Jésus", pas plus que nul ne peut dire "Jésus, Seigneur", si ce n'est par l'Esprit Saint » (1Co 12,3). Autrement dit, le seul fait, pour tout baptisé, de confesser sa foi en Jésus est le signe que l'Esprit Saint œuvre en lui. On comprend dès lors que si l'Esprit Saint est donné à l'Église, c'est aussi pour la rassembler dans une même confession de la divinité de Jésus.

A cet enseignement, Paul en ajoute un autre qui concerne notamment les dons de l'Esprit Saint (charismes), tous situés dans le cadre des activités et des services nécessaires au bon fonctionnement de la communauté chrétienne :

« Il y a diversité des dons (charismata), mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur, divers modes d'action, mais c'est le même Dieu qui produit tout en tous. Chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous » (1Co 12,4-7ss)

¹⁵ « L'Esprit Saint est l'âme de l'Église évangélisatrice. Pour cette raison, l'appel à une *nouvelle évangélisation* ne coïncide pas tant avec une dimension temporelle, qu'avec le fait de rendre tous les moments du processus d'évangélisation encore plus ouverts à l'action rénovatrice de l'Esprit du Ressuscité. Les défis que les temps nouveaux lancent à l'Église peuvent d'abord être relevés avec le dynamisme de renouveau ; et, de la même manière, ce dynamisme est possible en conservant une confiance ferme dans l'Esprit Saint. » (*Directoire pour la catéchèse* n°39)

En fait, tout au long de l'enseignement de Paul, une relation s'instaure entre diversité des dons du Saint Esprit et unité de la communauté. Divers dans leurs manifestations, les dons de l'Esprit ont en effet une même finalité : la construction harmonieuse de l'Église. Au service de l'édification de chaque communauté chrétienne, les dons de l'Esprit Saint ne le sont donc pas pour le confort personnel de ceux qui les reçoivent mais pour le bien de tous. Et ils sont davantage à accueillir qu'à rechercher pour eux-mêmes.

Non sans être polémique, Paul, indique ensuite « la voie infiniment supérieure » (12,31), le don de l'Esprit Saint que tous doivent rechercher : l'*agapé* (charité, amour)¹⁶. Il lui consacre même un hymne remarquable (1 Co 13) où l'on découvre que l'*agapé* accompagne chacun des biens accordés par l'Esprit Saint à la communauté chrétienne, et qu'aucun don n'a de valeur si l'*agapé* ne préside pas à son exercice :

« Quand je parlerais en langues, celle des hommes et celle des anges, s'il me manque l'amour, je suis un métal qui résonne, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, la connaissance de tous les mystères et de toute la science, quand j'aurais la foi la plus totale, celle qui transporte les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien » (1 Co 13,1-2).

Dans la lettre aux Galates Paul écrira également qu'il n'y a de « foi qu'agissant par la charité » (Ga 5,6), une expression qui souligne le dynamisme de la foi qui, née en réponse à l'Amour premier de Dieu, ne peut donc exister et s'épanouir en dehors de l'amour reçu, partagé et donné.

En conclusion

Ces trois enseignements, empruntés à la 1^{ère} lettre aux chrétiens de Corinthe :

- a) Sur le renversement opéré par la Croix¹⁷ à propos de l'image que l'on se fait habituellement de Dieu ; sur la nouveauté que représentent les premières communautés chrétiennes, conséquence aussi de la réalité de la Croix, et sur le danger de la recherche du succès en matière d'évangélisation¹⁸,

¹⁶ Paul utilise ici le mot « *agapè* » qui caractérise d'abord l'Amour de Dieu en tant qu'il est totalement gratuit et désintéressé. C'est un Amour qui se donne. Révélé dans la mort du Christ pour l'humanité (Rm 5,8), il est répandu par l'Esprit Saint dans le cœur des baptisés (Rm 5,5), pour qu'à partir de leur cœur il se répande sur le monde.

¹⁷ Illuminée par la Résurrection qui atteste la vérité qui se donne à voir sur la Croix.

¹⁸ « L'Eglise aurait perdu les recettes du succès ? Mais qu'est-ce qu'on entend par succès ? qu'est-ce qu'une Eglise qui a du succès ? (...) Dès que le Christ n'est plus au centre, l'Eglise a du succès. L'Eglise peut avoir du succès si elle abandonne les paradoxes du Christ, et cela, elle l'a déjà fait en Europe occidentale : une Eglise qui s'adapte au marché et devient un support de l'ordre social, instrument de la morale civique, grande ONG... Le seul cas où l'Eglise n'a pas eu de succès, alors que les conditions y étaient favorables : la venue du Christ lui-même. La question du rôle de l'Eglise est trop sérieuse pour être interprétée en termes de succès ou d'échec, une catégorie du monde ! De même que la question de l'être ne concerne pas Dieu, n'est pas à

- b) Sur l'Eucharistie, fondatrice de toute communauté ecclésiale, appelée à entrer dans l'acte de service et d'offrande de son « Maître et Seigneur » (Jn 13,13),
- c) Sur l'Esprit-Saint, élément essentiel de la construction de l'Église et artisan de la mission qui lui a été confiée.

éclairent la réflexion que nous allons poursuivre durant ces deux ans : une Église diocésaine qui, dans la diversité des communautés qui la constituent, se met à l'écoute de l'Esprit Saint pour approfondir la foi qui la fait vivre, et discerner sur quels chemins ou vers qui Dieu veut la conduire. Un Église qui, à l'écoute des besoins et des attentes de ce monde, se met en état de disponibilité pour accueillir les changements qui lui permettront d'annoncer et de vivre l'Évangile du Crucifié-Ressuscité au plus près de nos frères et sœurs en humanité. Une Église qui ne se construit donc pas à l'abri du monde ou qui ne prétend pas se substituer aux structures de ce monde, mais qui, par sa manière d'être et dans la fidélité à l'évangile, témoigne de l'Espérance que recèle à jamais la révélation d'un Dieu qui s'est fait homme, qui a pris sur lui la souffrance de l'humanité, et dont l'Amour, sur la Croix, a vaincu le péché, le mal et la mort¹⁹. Une Église enfin qui vit dans l'attente de la Venue du Christ, et pour laquelle le monde ne se ferme donc pas sur lui-même, mais il gémit, avec la création tout entière, dans les douleurs de l'enfantement (Rm 8,19-22).

A chacune et à chacun d'entre nous, et à nous tous ensemble, d' « oser l'espérance », certains que nous sommes que l'Esprit Saint saura nous donner ce dont nous avons besoin pour la mission qui nous a été confiée, dès lors que nous acceptons aussi de nous laisser bousculer et déposséder de tout ce qui ne nous est plus essentiel pour l'annonce de l'Évangile, aujourd'hui. « Il est vrai que cette confiance en l'invisible peut nous donner le vertige : c'est comme se plonger dans une mer où nous ne savons pas ce que nous allons rencontrer (...) Toutefois, il n'y a pas de plus grande liberté que de se laisser guider par l'Esprit, en renonçant à vouloir calculer et contrôler tout, et de permettre à l'Esprit de nous éclairer, de nous guider, de nous orienter, et de nous conduire là où il veut. Il sait bien ce dont nous avons besoin à chaque époque et à chaque instant. On appelle cela être mystérieusement féconds !²⁰ »

3 décembre 2023

Pierre Debergé, prêtre du diocèse d'Aire et Dax

sa hauteur, de même l'Eglise ne peut pas être regardée selon le prisme échec/succès. Théologiquement parlant, l'échec semble même être la condition de possibilité du succès. La logique de Dieu n'est pas celle de l'homme (cfr 1Co 1,27). » Notes prises lors d'une conférence donnée par Jean-Luc Marion au Séminaire Français, le 6 novembre 2023

¹⁹ Avec les conséquences que l'on sait par rapport à la dignité de tout être humain - indépendamment de ses qualités, de ses mérites, ou de ses appartenances sociales ou culturelles -, à la fraternité que Dieu veut pour l'humanité, à la grandeur du corps humain « fait par le Seigneur et pour le Seigneur » (1 Co 6,13), à la dimension sacrée de la vie.

²⁰ Pape François, Exhortation Apostolique *La joie de l'Évangile* n°280